

La Musique par Disques

//// LE SACRE DU PRINTEMPS.

Il y a quelques mois, Pierre Monteux dirigeait pour *la Voix de son Maître*, avec sa virtuosité habituelle, l'enregistrement du *Sacre du Printemps* Interprétation parfaite, mais enregistrement confus. Visiblement on s'était trop efforcé de rendre l'impression de force frénétique, de puissance sonore. Les détails de la polyphonie disparaissaient, noyés dans le bruit. Il en est ainsi chaque fois qu'on veut obtenir un trop gros volume sonore. Il semble préférable pour les disques d'orchestre de rechercher la finesse et la qualité des timbres, la netteté des lignes mélodiques et l'équilibre des masses. C'est ensuite l'appareil qui devra procurer à la reproduction le maximum d'intensité. Un disque un peu faible, mais très net, placé sur un puissant appareil mécanique ou électrique, prendra un relief surprenant, alors qu'un disque dont la sonorité a été trop poussée deviendra confus et bruyant.

Le nouvel enregistrement du *Sacre du Printemps* exécuté par Columbia, sous la direction de l'auteur, nous en fournit un exemple éclatant.

Strawinsky a toujours été attiré par les appareils mécaniques : pianolas ou phonographes, aussi a-t-il étudié la question avec cette application qu'il apporte à la solution de tous les problèmes techniques qu'il se pose. Comme André Cœuroy le remarque dans une récente chronique du *Figaro*, il n'hésite pas à retoucher l'orchestration de ses œuvres pour en obtenir un meilleur rendement phonographique et c'est pourquoi sans doute ses enregistrements de *Pétrouchka* et de *l'Oiseau de feu*, opérés sous sa direction, sont de pures merveilles. (*Columbia*).

La version du *Sacre du Printemps* qu'il nous offre aujourd'hui, semble respecter très fidèlement l'orchestration originale. Celle-ci est si caractéristique, si intense et si dense qu'on ne voit pas trop comment elle pouvait être modifiée sans que l'œuvre changeât de caractère. Il s'est seulement appliqué à en traduire toutes les finesses mettant en relief les diverses lignes de sa complexe polyphonie, sans jamais s'hypnotiser sur l'ampleur de la sonorité. Il a merveilleusement réussi et ces cinq disques atteignent la perfection dont ils sont actuellement susceptibles. Ils prouvent une

fois de plus que pour obtenir d'excellents enregistrements, il ne suffit pas d'avoir à sa disposition de grands chefs d'orchestre, d'illustres virtuoses du piano ou du violon, des chanteurs étourdissants, il faut aussi découvrir des artistes qui comprennent le problème technique devant lequel ils se trouvent et qui cherchent à le résoudre. On ne joue pas du piano, on ne chante pas, on ne conduit pas l'orchestre devant le microphone comme devant un public de concert, ou alors il ne faut pas s'étonner si le résultat est médiocre malgré le talent des interprètes, la perfection des appareils et l'habileté des opérateurs.

//// ORCHESTRE.

En dehors de ce magnifique enregistrement du *Sacre du Printemps*, Columbia nous présente peu de nouveautés. L'excellent violoniste Szigeti joue avec une virtuosité éblouissante le *Concerto en ré* de Brahms, accompagné par l'orchestre Hallé, de Manchester, sous la direction de Sir Hamilton H. rty. (5 disques). La Compagnie du Gramophone publie une version rutilante des *Saudades do Brazil* de Darius Milhaud, jouée par l'excellent *Trigentour lyonnais*, sous la direction de Strony. Sachons-lui gré, également, de mettre à notre disposition la charmante *Rapsodie pour saxophone et orchestre* de Debussy, que l'on ne joue jamais dans es concerts. M. Viard, sous la direction du maestro Coppola, en donne une exécution pleine d'esprit et de poésie.

Le Trigentour Lyonnais exécute avec beaucoup de vigueur, mais parfois sans assez de nuances, l'exquis *Festin de l'Araignée* d'Albert Roussel. Le maestro Coppola dirige avec grand art la *Rapsodie Espagnole* de Ravel. Enfin M. Balay fait exécuter par un « orchestre d'harmonie » qui ressemble étonnamment à la musique de la Garde, un superbe fragment d'*Antoine et Cléopâtre* de Florent Schmitt (c mp de César) et un divertissement du même auteur : *Selamlık*, dont l'éblouissante parure orchestrale dissimule la trivialité mélodique.

Vraiment, la Compagnie du Gramophone a bien mérité de la Musique en nous donnant ces excellents disques qui viennent combler des lacunes et contribueront à faire mieux connaître, en province et à l'étranger, l'œuvre d'orchestre de Debussy, de Roussel, de Ravel, de Florent Schmitt, etc.

Chez Pathé, Inghelbrecht dirige son aimable *Nursery* et nous entendons : *Prélude*, *Air de danse* et *Cortège*, de Forterre sur un thème populaire chinois qui rappelle invinciblement *Turandot*...

//// INSTRUMENTS.

Un jeune violoniste de talent, Lucien Schwartz, joue pour Gramophone, *Tzigane*, de Maurice Ravel.

L'excellent organiste Commette donne, à Columbia, la *Marche funèbre*, de Chopin que, pour ma part, je ne puis souffrir à l'orgue. Segovia, sur sa guitare magique, distille *Prélude* et *Allemande-Fugue*, de Bach. (Gramophone).

Pour Odéon, le pianiste Léon Kartun joue avec une virtuosité académique, le

Prélude en la mineur de Bach et avec beaucoup de charme, la *Gavotte variée* de Rameau, qui convient mieux à son tempérament. M^{me} Zurfluh-Tenroc donne au Gramophone une version sensible d'*Oiseaux tristes* et de *la Vallée des Cloches* de Ravel.

//// JAZZ ET CHANSONS.

Enfin un disque de jazz excellent, *That's you baby* et *On top of the world, alone*, par Jack Payne and B. B. C. dance orch. (Columbia). La qualité des voix et des timbres instrumentaux, l'ingéniosité de l'orchestration, la fantaisie rythmique, font de ce disque un des meilleurs qui soient sortis depuis bien longtemps.

Mean to me et *Sweet music*, par The Wallace et P. Specht, valent par l'exécution plutôt que par la qualité de la musique. (Columbia).

J'avoue que *Hallelujah Rapsody*, musique de Youmans arrangée par Coppola, m'a causé une déception. La version originale est par trop triturée et déformée. (Gramophone).

Chez Pathé, *The wedding of the painted doll*, par Sam Wooding, est bien vulgaire. Par contre : *Sonny Boy* et *Les lilas*, joués par Viard charmeront tous les amateurs de saxophone. (Pathé).

Le chanteur grec Delenda détaille avec une voix d'un timbre exquis le *Tango des roses* et *Si vous l'aviez compris*. (Pathé).

Mistinguett, une fois de plus, se lamente sur la perte de son homme : *Mon homme est parti*. (Pathé). Jovatti chante des valse appelées sans doute au succès populaire : *Jalousie*, *Valse à la Viennoise*. (Pathé).

Chez Gramophone, Yvonne Printemps chante un air de *Mariette* d'Oskar Strauss : *Depuis trois ans déjà*. Sa voix, si fraîche pourtant, ne semble pas phonogénique et la reproduction mécanique lui donne un léger nasillement qu'elle n'a pas en réalité. (Gramophone).

Henry PRUNIÈRES.

//// LE PHONOGRAPHE A L'EXPOSITION COLONIALE DE 1931.

Le rôle du phonographe, au service de la science et de l'éducation, de même que son rôle conservatoire, ont été mis on ne peut mieux en lumière par l'ouvrage d'André Cœuroy et Georges Clarence dont la *Revue Musicale* a publié naguère un chapitre capital. De l'importance de ce rôle désormais dévolu aux disques, l'Exposition Coloniale Internationale, qui se tiendra dans le bois de Vincennes, en 1931, doit fournir une démonstration particulièrement significative.

On s'est en effet avisé qu'il ne fallait pas laisser périr le folklore des indigènes de nos colonies au contact des mœurs européennes sans l'avoir soigneusement recueilli. Ce qui ne pouvait se faire autrefois qu'avec des difficultés matérielles et techniques insurmontables, et le plus souvent sans aucune garantie d'authenticité, est maintenant très facile. En admettant qu'on pût trouver dans la brousse de nos

colonies d'Afrique ou d'Asie des amateurs connaissant assez bien notre notation musicale pour recueillir les musiques indigènes, celles-ci ont des modalités si spéciales qu'elles déroutent l'auditeur européen, et même la plupart du temps notre système de notation s'avère impuissant à transcrire des échelles de sons différentes des nôtres, les rythmes et le timbres d'instruments qui n'ont pas d'équivalent chez nous. Il n'est que de prendre une transcription de la moindre chanson arabe et de la comparer à l'exécution d'un orchestre musulman, ou de comparer les diverses transcriptions entre elles, pour se persuader. Au contraire, le phonographe, qui enregistre fidèlement la réalité, nous permet de constituer sur les musiques indigènes des documents précieux.

Les organisateurs de la prochaine exposition coloniale de Paris n'ont heureusement pas négligé ce côté de leur tâche. Ils ont pensé qu'il ne serait pas seulement agréable aux visiteurs de l'Exposition d'entendre des airs exotiques, mais qu'il serait très profitable aux artistes, aux érudits, aux folkloristes, aux musicologues de profiter de cette occasion unique pour rassembler une collection générale et pour la mettre en dépôt, comme témoin des formes appelées, hélas, sinon à disparaître, du moins à s'altérer considérablement.

C'est l'Institut de Phonétique et le Musée de la Parole et du Geste qui a été chargé de mener cette vaste enquête, laquelle d'ailleurs doit porter aussi sur les langues, dialectes, parlars, danses et gestes rituels, avec le concours de l'enregistrement cinématographique. Le développement pris par le cinéma sonore mettra sans doute les enquêteurs dans l'obligation de faire appel à ce nouveau procédé. Mais, à s'en tenir au disque lui-même, il faut convenir que les missions de M. Pernot ne travailleront pas toujours dans un domaine vierge. L'initiative privée les aura souvent devancées. Nous savons par exemple que la firme Columbia dispose déjà de plusieurs centaines de disques sur le folklore extrême-oriental et qu'elle se propose de recueillir au Maroc une documentation des plus sérieuses. N'est-ce pas Henry de Montherlant qui souhaitait que ces musiques du Maghreb fussent enregistrées et qui rendait hommage à M. Henry Prunières des encouragements qu'il avait donnés à cette œuvre lors de son passage à Rabat ? Nous savons aussi que des opérateurs allemands ont ramassé un beau butin en Tunisie, que le Gouvernement de notre Indochine a ses collections.

Mais il y a encore de la bonne besogne à faire. Et c'est là que nous voudrions dire un mot. Enregistrer n'est rien, c'est choisir qui compte. On a déjà trop entendu, sous prétexte d'exotisme, de ces disques qui nous restituent des musiques pseudo-orientales, des bamboulas mal déguisées, des airs de café-concert indigène, bref, ce qu'on groupait autrefois sous le nom de « danse du ventre », précisément dans les expositions universelles. Chez nos indigènes, comme chez les Espagnols, il y a ce qui est « castizo » et ce qui ne l'est pas, ce qui est de pure tradition et véritablement ethnique et ce qui n'est que bâtardise et frelaté, ce qu'on trouve au hasard des bastringues et ce qui se cache au fond des villages. S'il est piquant, pour un certain public, d'enregistrer le *charleston* ou la *Marseillaise* joués par quelque « nouba », on accordera sans doute qu'il y a plus d'utilité à noter les airs de chant ou de danse qui marquent des rites, les cérémonies culturelles et

magiques, les fêtes sociales et familiales. Si je m'en tiens au nord-africain que je connais, je puis dire que je pense à certains carnavaux berbères de l'Atlas marocain, à des rites de la pluie qui existent encore à l'état pur en Algérie, aux danses sahariennes, aux chants de chameliers, aux musiques des pèlerinages maraboutiques, aux airs de sorcellerie, etc...

Or, à la base de cette œuvre, il faut bien dire que les préoccupations commerciales doivent être absentes. Non pas que des disques de cette nature ne puissent plaire au grand public ; je pense même tout le contraire. Mais il faut procéder avec un vrai souci d'investigation scientifique, avec un discernement de bon goût. C'est dire en bref que les opérateurs devraient être guidés par des spécialistes : linguistes pour les parlers, historiens et sociologues pour les rites, et, en plus, des musiciens connaissant aussi bien les indigènes, leurs mœurs et leur langage que la technique musicale européenne et les modes orientaux pour choisir d'une manière vraiment utile les airs caractéristiques et les accompagner d'un indispensable commentaire. Tout cela ne s'improvise pas.

Comme on le voit, c'est une grande et bonne opération qui peut être réalisée à l'occasion de la prochaine Exposition Coloniale : aux fruits on jugera l'arbre.